

Clarisse Francillon

La lettre

Premier office de mai 2026
Extraits – version provisoire

ZOE

Extrait de la préface de Pauline Delabroy-Allard :

La lettre est un livre lumineux, où les lesbiennes existent, où leurs corps sont glorieux, leurs âmes amoureuses, où il n'est pas question qu'il en soit autrement. C'est un livre d'une modernité folle, la langue est aussi savoureuse qu'un dessert délicieux, les mots coulent dans une syntaxe gracieuse, l'humour est très présent, par touches subtiles, les amis de Renée sont comme nos amis, ils boivent des cafés crème, parlent politique et d'un nouveau groupement des partis de gauche, s'exclament en anglais, se taquent, la famille de Renée est comme notre famille, les parents ont des surnoms mignons, on se moque du père mais au fond on l'adore, les frères sont aussi pénibles que charmants, les étés de Renée sont comme nos étés, avec le choix des espadrilles, les bals sur la place du village, l'odeur du port de pêche au petit matin, les états d'âme de Renée sont comme nos états d'âme, il est question de jalousie, de passion, de désir, de sexe, le cœur de Renée est exactement au même endroit que le mien, il bat pour un quatuor de Beethoven, pour la couleur du ciel au crépuscule, pour les grains de sable dispersés comme des étoiles minuscules sur l'épaule d'une femme à l'odeur de soleil.

Chapitre II :

– Oui, un pays bouleversant l'Espagne, dit Renée, une population tout ce qu'il y a de plus...

Elle cherchait un adjectif propre à caractériser les habitants du village, mais c'est à Montserrat qu'elle pensait. Avait-elle fait autre chose depuis son retour que de penser à Montserrat ? Tout en suçant une de ses coquilles d'huîtres, elle tenta de faire un effort, de paraître présente. Mais elle ne parvenait pas à chasser les images de la calanque où très souvent, toutes deux allaient se baigner, où allongée sur l'eau, les bras étendus, la tête plus qu'à moitié immergée, paupières closes, Montserrat un matin s'amusait à faire la planche...

– Extraordinairement fraternelle oui c’est le mot, dit Renée tandis que les coquilles vides s’amoncelaient sur un grand plat. Alix apporta la cocotte de fonte émaillée, elle retira le couvercle. Une odeur se répandit, épicée, forte. Le Paraman se confondait en louanges, a priori ce mets lui paraissait un chef-d’œuvre. « L’important, dit Alix, c’est de bien corser la sauce. Corser tout est là. Si j’avais eu du romarin, ç’aurait été encore mieux. »

De nouveau Renée laissa son attention s’échapper. Elle percevait la confuse rumeur des voix, elle riait quand elle voyait rire les autres, mais en réalité elle songeait à la calanque si calme en apparence certains matins d’août, mais dans le golfe de San Jorge, un courant vous entraîne vers le nord-est toujours. Le courant poussait doucement Montserrat immobile, les paupières fermées, une partie du visage sous l’eau, la pointe des seins semblable, sous le maillot, à deux baies de sorbier, affleurant à la surface. Au haut de la falaise, une bande de garçons surgit, c’était une des équipes de pêcheurs de sardines qui attendaient que leur filet achève de sécher. Ils s’assirent en rang, jambes pendantes, dévisageant la fille au-dessous, que le courant continuait à déporter vers eux. « Tire-toi, tire-toi donc » eut envie de crier Renée qui nageait au large, mais Montserrat s’en allait toujours à la dérive, les hommes ne la quittaient pas des yeux. « Sans compter qu’elle doit s’en douter, elle doit très bien les distinguer entre ses cils, elle fait exprès de rester là, elle aime ça être regardée », pensa Renée et à l’idée de tous ces yeux collés à ce corps, elle crut toucher le fond du désespoir, elle eut envie de se laisser couler à pic.

Alix lui offrit le bœuf miroton. « Et vous, demanda Renée, est-ce que vous avez eu beau temps à la campagne ? » La conversation chez les Paul Cheminade se maintenant souvent à ce niveau-là.

– Magnifique, répondit Alix, ce qu’il y a d’agréable chez ma mère c’est que le petit est toujours au jardin ou à l’écurie ou dans la grange ou en train de jouer avec une horde de gosses du village.

– Dans mon village espagnol, dit Renée, à certaines heures on respire une odeur de bois de pin – c’est une boulangerie. Et une fois la chaleur un peu tombée, les femmes s’asseyent devant leur maison sur de petites chaises basses, paillées, il y en a pour tous les âges.

Elle s’arrêta. Comme impressions de voyage, il lui semblait que cela pouvait suffire. Elle se sentit soudain extraordinairement solitaire, exilée dans un monde sans joie. Son regard tomba sur les belles mains de son père qui s’attaquaient à un cube de viande veloutée. Il avait de la chance, ils avaient tous de la chance. Paul avait Alix, le Paraman sa Denise dont les enfants Cheminade étaient à peu près sûrs qu’elle l’assommait, mais qu’il restait avec elle parce qu’elle lui massait les mains à la manière de chez Elisabeth Arden.

Renée les détesta tous, elle leur en voulut d'être eux-mêmes et là, en face d'elle.

Chapitre VI :

Mais les photographies n'intéressaient pas Renée qui n'en avait jamais conservé aucune, de personne. Sauf une seule pourtant, de Patrice, qu'elle exhibait autrefois dans sa chambre d'étudiante, cité Annibal, pour détourner les soupçons que sa logeuse aurait pu avoir au sujet de ses mœurs, et mystifier certains camarades. La photo de Montserrat, elle l'avait subtilisée pour rien, pour le plaisir. Elle l'emporterait à Paris, mais elle ne la regarderait pas souvent, jamais peut-être. Toujours elle lui préférerait son croquis exécuté dans la pinède de Calaforn un jour où, ne se baignant pas, elle s'était distraite en dessinant les rochers érodés par la vague, quelques planches disjointes, munies de clous, jetées sur le rivage, un jeune garçon qui brandissait un poulpe en triomphe. Puis Renée était restée allongée à l'ombre des arbres, la tête sur ses poings, la peau guettée par les aiguilles sèches, les moustiques et les fourmis, couvant sa rage de ne pouvoir se mettre à l'eau par un aussi glorieux matin. Soudain, rouvrant les yeux elle avait vu Montserrat à côté d'elle, entortillée dans son peignoir court, le maillot à ses pieds, le bras tendu pour prendre sa jupe pendue à une branche. L'espace d'une seconde entre les bords du tissu éponge maintenu par le menton, Renée avait eu le bref bonheur d'apercevoir le triangle couleur de terre d'ombre moussant au haut des cuisses et les deux seins écartés aux bouts si tendrement beiges, que souvent déjà elle avait aspirés avec ses lèvres. « Mais, se demanda-t-elle ensuite, tout en éloignant son dessin pour juger de l'effet, ai-je réussi à rendre l'absolue pureté de ce corps qui est le sien ? »